

Serge
Brussolo

Frontière barbare

INÉDIT



folio
SF

Extrait de la publication

FOLIO SCIENCE-FICTION

Serge Brussolo

Frontière barbare

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Extrait de la publication

Écrivain prolifique, adepte de l'absurde et de la démesure, Serge Brussolo, né en 1951, a su s'imposer à partir des années 1980 comme l'un des auteurs les plus originaux de la science-fiction et du roman policier français. La puissance débridée de son imaginaire, les visions hallucinées qu'il met en scène lui ont acquis un large public et valu de figurer en tête de nombreux palmarès littéraires.

Le Syndrome du scaphandrier, La Nuit du bombardier ou *Boulevard des banquises* témoignent de l'efficacité de son style et de sa propension à déformer la réalité pour en révéler les aberrations sous-jacentes. Son nouveau roman, *Frontière barbare*, paraît directement en poche, dans la collection Folio SF.

David Sarella scrutait l'herbe depuis dix minutes à la recherche d'un indice qui aurait pu trahir la nature réelle de cette prairie si verte, *si paisible*. Il ne parvint qu'à mettre en fuite un lièvre qui, en trois bonds, se propulsa hors de portée de cet étranger dont émanaient des phéromones chargées d'angoisse.

« Pas la peine de vous user les yeux, doc, lâcha le sergent. Vous ne verrez *rien*. Vous n'entendrez pas la moindre détonation, pas le plus petit cri d'agonie... Tout ça est filtré, recyclé. L'étanchéité est totale. Même les animaux n'ont pas conscience de ce qui se passe sous la terre. »

David s'ébroua, honteux de s'être conduit en touriste. Certes, il n'était pas un débutant, il savait à peu près tout ce qu'il y avait à savoir sur les RUCA — Restricted Underground Conflict Areas —, autrement dit les zones de conflit souterraines, mais il ne pouvait s'interdire d'éprouver la même stupeur mêlée d'émerveillement à chaque nouvelle visite.

« D'accord, soupira le soldat. Respectons la procédure. Je vais vous débiter le topo habituel comme m'y oblige le règlement. Je suis le sergent Bram Carmody,

matricule 10-346-789, de l'USMC, je serai votre guide et votre ange gardien durant la mission. Sous nos pieds s'entassent les dix étages du plus grand bunker jamais construit. Voyez ça comme un immeuble enterré, un immeuble composé de salles gigantesques dont chacune mesure cinq kilomètres de long, trois de large. Le plafond de chaque local culmine à trente mètres. Et à l'intérieur de chacune de ces salles...

— *Se déroule une guerre...*, compléta David.

— Exact. Une guerre conventionnelle, moderne, voire archaïque, selon la méthode choisie par les belligérants. Les salles sont hermétiques et conçues pour résister aux explosions. Elles ne laissent filtrer aucune radiation, gaz toxique ou virus.

— Bref, on peut s'y exterminer sans embêter ses voisins !

— Comme vous dites, doc. Mais c'est ce qu'on a imaginé de mieux pour empêcher que les guerres ne détruisent flore, faune et populations à la surface de la planète. Depuis l'accord 37 de New Tokyo, tous les conflits doivent désormais se dérouler en champ clos, dans une enceinte sécurisée où s'affrontent les champions des nations belligérantes. Quand deux factions ennemies veulent régler une querelle, se livrer à une quelconque épuration ethnique, elles louent un local à l'intérieur de la RUCA, y descendent soldats, matériel, munitions, et s'y enferment pour s'entre-tuer sans polluer la nature. De cette manière, on évite les cultures contaminées par la radioactivité, les champs truffés de mines antipersonnel, les villes en ruine... La surface de la planète reste intacte, préservée. Toutes les horreurs se déroulent dans le sous-sol, loin du regard des populations. »

David laissa une fois de plus son regard courir sur la plaine. Dans la trouée d'un buisson, une biche l'observait. Il retint un juron. La première fois qu'il était venu ici, il s'était préparé à découvrir une terre empoisonnée par les infiltrations toxiques suintant du sous-sol. De l'herbe jaune, des ronces, des rats pelés zigzaguant au fond d'interminables crevasses. Un paysage de film d'épouvante. Au lieu de quoi, il avait déambulé dans un décor champêtre sorti d'un dessin animé aux couleurs trop vives. N'y manquait qu'une Blanche-Neige, des pinsons gazouillant perchés sur la tête !

Aujourd'hui encore, il n'aimait pas le sourire goguenard du sergent qui, à l'évidence, prenait un malin plaisir à se payer sa fiole.

« Excusez-moi, doc, grogna Carmody, mais je n'ai pas très bien compris en quoi consistait votre spécialité ? Vous êtes toubib ? chirurgien ? »

David s'efforça de dissimuler son agacement, sa lassitude. Combien de fois lui poserait-on la même question ?

« Je suis exovétérinaire, fit-il d'un ton qu'il espérait aimable. J'étudie et je soigne ce qu'ordinairement on appelle des *monstres*. On fait appel à moi dès qu'il s'agit de modérer les ardeurs de certains spécimens. Ou plus exactement quand on souhaite les *domestiquer*. Vous savez que depuis la loi 634 votée par l'Organisation des planètes unies on n'a plus le droit de supprimer les exomorphes sans qu'une commission d'enquête ait au préalable statué sur leur potentiel destructif ?

— Ouais, grogna le sergent. On nous l'a assez rabâché pendant nos classes. Même que ça nous a pas mal compliqué le boulot sur les mondes non affiliés à

l'OPU, là où un bon lessivage n'aurait pas été de trop ! »

David ne releva pas. Il ne se sentait nullement le courage d'entamer une polémique aux arguments usés jusqu'à la corde. La plupart voyaient en lui un benêt, un apôtre confit en naïveté et qui n'aspirait qu'à enfourner sa tête dans la gueule du lion. En réalité, il n'avait pas droit au titre de « docteur » dont on l'affublait systématiquement. Aux yeux des mandarins de la faculté, il n'était qu'un rebouteux, un tripatouilleur de drogues, un chimiste fumeux et suspect qui s'efforçait de transformer en moutons des tueurs pathologiques. Les exovétérinaires n'étaient appréciés ni de la populace ni des intellectuels. La profession restait menacée, il aurait suffi d'un décret pour l'interdire. Chaque fois qu'un exomorphe « réhabilité » oubliait de prendre ses médicaments, pétait les plombs et massacrait la clientèle d'un supermarché, la controverse refaisait surface dans les médias et les réseaux sociaux. Les exovétérinaires étaient montrés du doigt, accusés de complicité criminelle.

David n'ignorait pas que ses propres enfants, Kevin et July, quatorze et douze ans, avaient honte de lui. Quand on leur demandait la profession de leur père, ils répondaient « dentiste ». Son épouse, Ula, infirmière dans la même branche, était la seule à le soutenir, sans toutefois nourrir d'illusions quant à leur valeur professionnelle. De temps à autre, après l'amour, lorsqu'ils reposaient peau contre peau sur le lit humide, elle allumait une cigarette euphorisante et soupirait :

« Faut dire la vérité. On est des ratés, toi et moi. On a pris cette orientation parce qu'on n'était pas assez doués pour faire de la médecine de combat. La chirurgie de champ de bataille, ça, c'est la voie royale ! Savoir

rafistoler de jeunes gars mis en pièces par des armes de plus en plus sophistiquées, ça, c'est un vrai métier ! On a choisi les monstres, parce que c'était plus facile, moins risqué. Si on se trompe dans les dosages et qu'on en tue un — ou dix ! — personne ne s'avisera de nous traîner en justice, pas vrai ? On est protégés par la loi du silence qui règne dans les services de santé. Tu le sais, je le sais. Quelque part, on souhaiterait nous voir commettre davantage d'erreurs de diagnostic et nous transformer secrètement en dératiseurs ! »

David détestait quand Ula se laissait aller de la sorte. Il lui semblait qu'elle dévoilait alors sa véritable personnalité. Celle d'une inconnue qui, d'ordinaire, se dissimulait sous le masque de la femme qu'il avait épousée, telle une espionne déguisée en ménagère pour les besoins d'une mission secrète.

La voix du sergent Carmody le tira de ses pensées :
« Ah ! alors c'est pour ça qu'on vous fait descendre. Vous allez soigner les monstres du cinquième sous-sol ?
— On m'a demandé de les calmer parce qu'ils deviennent incontrôlables et se retournent contre leurs employeurs. La commission d'éthique estime que cela risque de fausser l'issue de la guerre. Ils veulent éviter que les belligérants utilisent ce prétexte pour refuser d'acquitter le loyer du local. »

Le prix de location des zones d'affrontement souterraines atteignait des sommes astronomiques, les factions en présence avaient donc intérêt à liquider leurs querelles le plus rapidement possible. Une guerre qui s'éternisait endettait une nation pour les siècles à venir.

« Bon, soupira le sergent, on n'est pas ici pour compter les lapins, alors on y va. »

Il se dirigea vers une construction de béton noyée dans la verdure.

« C'est l'entrée de l'ascenseur, se crut-il forcé d'expliquer. Ça dessert les niveaux enterrés. C'est par là qu'on achemine hommes et matériel. Comme vous le savez, personne ne se bat de la même manière. Certains utilisent des armes modernes, mais d'autres choisissent des épées, des boucliers, des lances... parce qu'ils jugent ça plus noble, ou parce que ça fait partie d'un rituel. C'est un peu le folklore. Il y a des étages où les gars s'affrontent en armure, comme au Moyen Âge, d'autres où ils font ça style guerres napoléoniennes, vous voyez le genre ! Mais on loue également aux extra-terrestres, et là c'est plus compliqué, carrément glauque. En guise de tanks, de canons et d'avions, ils se servent d'animaux... des monstres genre éléphants cauchemardesques, dragons cracheurs de feu ou ptérodactyles qui pondent des œufs explosifs sur la tête des soldats. Ça craint un max. »

Il grimaça sous l'effet d'un souvenir pénible, et resta silencieux jusqu'à l'ouverture de la porte coulissante.

La cabine était assez spacieuse pour contenir trois mammoths. Elle empestait l'acier et l'oxygène en conserve des recycleurs. Ses parois étaient constellées de creux et de bosses. David fit un pas en avant et, instinctivement, huma l'air ambiant à la recherche de phéromones exomorphes. Certains animaux sécrétaient des odeurs capables de rendre un humain fou de terreur et de le pousser au suicide. Ainsi les « putois » d'Antarès 445HB étaient-ils équipés de glandes anales vaporisant des substances hallucinogènes si puissantes qu'elles effaçaient instantanément la mémoire de leurs ennemis, laissant leur cerveau plus vierge que celui d'un nouveau-né.

Peut-être aurait-il dû sortir son masque respiratoire ? Carmody devina ses inquiétudes, car il lança :

« Pas de panique, doc. Les recycleurs ont tout nettoyé. Je vous le répète, aucune émanation ne peut filtrer hors des salles de combat. C'est super-étanche. On y est obligés. Songez qu'à certains niveaux les gars s'affrontent à coups de virus mortels. »

Dès qu'elle se mit en branle, la cabine s'emplit d'échos caverneux. Elle s'enfonçait dans les entrailles du complexe souterrain avec une lenteur exaspérante. Une fois encore, David se demanda ce qu'il faisait là. L'excitation des premières années l'avait quitté. Contrairement à Ula, il avait adoré ce boulot, et jamais il ne l'avait considéré comme une « facilité », une voie de garage réservée aux étudiants médiocres. Longtemps, il avait cru qu'Ula partageait sa passion pour l'exozologie, la découverte des espèces inconnues, invraisemblables, dangereuses et fascinantes. Il lui avait fallu un moment pour comprendre que la jeune femme aimait avant tout le pouvoir que la chimie lui conférait sur ces « bêtes » monstrueuses aux facultés extravagantes. Il y avait de la dompteuse en elle. Aucune compassion, juste la jouissance secrète de la domination. Le danger l'avait toujours excitée, *sexuellement*. Savoir que le monstre qu'elle venait de placer sous perfusion d'antidopamine aurait pu la déchiqueter la rendait moite de désir. Combien de fois avait-elle exigé que David la culbute sans attendre, sous le regard vide d'un exomorphe anesthésié ?

« Allez ! le fustigeait-elle. Ne fais pas ton curé ! Tout le monde aime ça ! Mes copines font pareil. C'est super-bon ! Sois cool, pour une fois ! »

Ces crises de frénésie laissaient David mal à l'aise. Il n'était guère amateur de fantasmes. Dans les rapports sexuels, il avait tendance à se montrer trop tendre, Ula le lui reprochait. Elle avait besoin d'emportement, de violence, d'être jetée hors d'elle-même, de se faire peur.

« J'étais née pour être aventurière, répétait-elle. Je m'imagine bien en call-girl interplanétaire. On m'aurait payé des fortunes pour copuler avec des extraterrestres à l'anatomie compliquée. »

Elle disait cela pour le provoquer, le bousculer. Du moins l'espérait-il... Il la soupçonnait de s'ennuyer. Souvent, il rêvait qu'elle le quittait, les abandonnant, lui et les gosses, pour s'en aller mener une vie exaltante et dangereuse aux confins du système solaire, là où fleurissaient les trafics les plus aberrants.

« On est arrivés ! », annonça le sergent.

Les battants de la cabine coulissèrent, révélant un interminable couloir aux parois métalliques que sillonnait une foule en uniforme affairée.

« Toute l'architecture est en titane, expliqua Carmody. Les cloisons sont doublées de plomb, aucune radiation ne peut les traverser. L'insonorisation est totale. »

David examina la paroi où ondulait son propre reflet. Difficile d'imaginer que derrière cet obstacle des hommes mouraient déchiquetés par les explosions, coupés en deux par les rafales d'armes automatiques, que des bombes explosaient, cinglant les murs de leurs shrapnells...

« Suivez-moi, ordonna Carmody. Y a une masse de formulaires à remplir. Vous devez signer une décharge au cas où vous seriez tué au cours de l'intervention.

— Je sais, soupira David.

— Vous avez lu le contrat d'assurance ? Le montant de la prime qui sera versée à votre famille ?

— Oui, oui... mon agent s'en est occupé. »

Il passa l'heure suivante coincé dans un bureau minuscule, à parapher à l'aide de son *hanko*¹ une masse invraisemblable de contrats et de décharges que Carmody contresigna au moyen du *jitsu-in*² de la RUCA. Il apprit ainsi qu'au cas où son corps demeurerait irrécupérable un mannequin hyperréaliste à son effigie, en simili-épiderme, serait fourni à sa famille afin que son cercueil ne soit pas vide. Le service psychologique des armées entendait ainsi faciliter le travail de deuil des familles, travail qui se trouvait compromis en l'absence de dépouille mortelle. De sérieuses études comportementales l'avaient prouvé.

Quand il eut terminé, Carmody l'entraîna au service des fournitures afin de lui remettre son équipement.

« Je vais encore jouer les hôtesse de l'air, débita-t-il avec cette courtoisie condescendante que les militaires réservent aux civils. Je sais que vous êtes déjà au courant, mais la procédure m'oblige à vous réciter le discours habituel sur l'utilisation des combinaisons de protection NII. Rien à voir avec les gilets pare-balles du passé. Ils arrêtaient les projectiles, c'est vrai, mais ceux qui les portaient étaient souvent tués par l'onde de choc, ou, s'ils avaient de la chance, s'en tiraient avec des organes majeurs plus ou moins contusionnés, rate ou foie éclatés, etc. Les combinaisons No Impact Injury, comme leur nom l'indique, vous mettent à l'abri des impacts en déviant les projectiles qui menacent de vous percuter. Lorsqu'une balle, une flèche ou n'importe

1. Sceau personnel.

2. Tampon gouvernemental.

quoi traverse le champ de détection enveloppant le vêtement, une réponse pulsionnelle est aussitôt générée, qui inverse la force cinétique et provoque un ricochet. En langage clair, le projectile est envoyé là d'où il vient. Et le mec qui vous a pris pour cible se le ramasse en pleine gueule. Vous pigez, doc ? »

David hocha la tête. Il détestait les combinaisons NII. Elles avaient l'apparence d'un pyjama de bébé équipé d'une cagoule. Une fois qu'on s'y trouvait enfermé, on transpirait comme un damné. Pour couronner le tout, elles avaient tendance à déclencher des mycoses et des eczémas tenaces au niveau des aisselles, du sillon interfessier et des testicules.

Le sergent grimaça un sourire qui se voulait complice.

« Allez, doc, grogna-t-il, je sais qu'on a l'air con là-dedans, mais on ne vous laissera pas descendre sans équipement réglementaire. »

David enfila le vêtement blanc. Tous les prestataires de service devaient se plier aux règles, seuls les membres du clergé en étaient dispensés.

« On va devoir se déguiser, ajouta Carmody avec une grimace d'excuse. Les gus à qui nous allons rendre visite sont des barbares. Si on veut établir le contact, il faut accepter leurs coutumes, opter pour le camouflage. Ça ne m'enchante pas plus que vous mais c'est comme ça. Étant donné vos attributions, vous enfilerez une panoplie de sorcier. C'est à peu près le seul vêtement qu'ils respectent, parce qu'il leur flanque la trouille. Je jouerai le rôle de l'assistant. Ne rigolez pas. Nos vies en dépendent. Une fois le seuil de la RUCA franchi, nous nous retrouverons parachutés en enfer. Livrés à nous-mêmes, sans espoir de secours. Vous allez rencontrer

des mecs qui vivent carrément au Moyen Âge, qui collectionnent les scalps, boivent dans le crâne de leurs ennemis et leur mangent le cœur.

— Je sais, soupira David. Ils appartiennent à l'ethnie des Néo-Vikings. J'ai potassé le dossier. »

En réalité, les Néo-Vikings venaient d'une lointaine planète et n'étaient que très vaguement humanoïdes. Ils avaient débarqué sur la Terre au détour du XXII^e siècle, à l'époque où le territoire de l'ancienne Russie, à jamais empoisonné, était à vendre. Ils l'avaient acheté pour une bouchée de pain, car aucun Terrien nanti d'une once de bon sens n'aurait envisagé de vivre sur un continent contaminé par les explosions de centrales nucléaires, ainsi que par les émanations mortelles de l'incroyable quantité de déchets atomiques enfouis dans le sous-sol. En une cinquantaine d'années, la population d'origine était tombée à dix pour cent de sa masse initiale, encore s'agissait-il de survivants affligés de tares incurables et dont l'espérance de vie ne dépassait pas quinze ans.

Les Néo-Vikings — les NV comme on n'avait pas tardé à les surnommer — avaient fait l'acquisition de cette succursale de l'enfer moyennant quelques milliers de tonnes de lingots d'or qui s'en étaient allés renflouer les caisses de l'OPU. On s'était beaucoup moqué d'eux, les traitant de gogos, de pigeons. Personne ne se doutait que les NV étaient imperméables aux radiations. En peu de temps, ils avaient fertilisé les plaines de Géorgie jusque-là vitrifiées par les explosions, recouvert la Sibérie d'arbres fruitiers, bref, recréé un monde qui, comme eux, n'avait rien à craindre du rayonnement atomique. Très vite, les ruines des vieilles centrales, les vestiges des réacteurs avaient disparu sous une végétation à la croissance galopante.

Mais les NV étaient belliqueux. La guerre, dans leur culture, avait valeur de religion. Ils n'existaient que pour elle, et par elle. Leur société était structurée par les notions de victoire et de défaite. Ils n'imaginaient pas vivre en paix — c'eût été une humiliation ! — et nourrissaient le plus grand mépris pour les peuples qui dépensaient des trésors de diplomatie pour étouffer dans l'œuf les conflits armés. La paix, c'était le déshonneur. En résumé, ils prenaient les Terriens pour des couards émasculés. La guerre, à leurs yeux, était la seule chance qui s'offrait à tout mâle digne de ce nom de se réaliser.

Néanmoins, désireux d'épargner les territoires slaves nouvellement acquis, ils réglèrent leurs incessantes querelles à l'intérieur des RUCA, où ils louaient un local à l'année.

« L'idée de s'affronter en champ clos leur plaît bien, ajouta Carmody. Ça ajoute du piquant à la cérémonie. Étant donné que personne ne peut trouver le salut dans la fuite, les plus faibles doivent se battre dos au mur, ça rend leur extermination plus intéressante. »

Il essayait de plaisanter, mais David le sentait tendu. Une fois les combinaisons NII enfilées, ils se déguisèrent en chamans, ce qui impliquait le port de masques de bois sculpté, de haillons crasseux et d'une quantité d'amulettes constituées de débris organiques momifiés ou pourrissants. Cette panoplie exhalait une puanteur insoutenable.

« On s'y fait au bout de dix minutes... », lâcha Carmody qui s'appliquait à répartir pistolets et munitions au Teflon liquide dans ses sacs de jeteur de sorts.

David déglutit avec peine. Ce qu'il s'apprêtait à faire était dangereux. On ne pouvait jamais prévoir la

manière dont réagiraient les exomorphes. Pour la plupart de ces créatures, la vie humaine n'avait aucune valeur. Elles ne respectaient que la force physique et les pouvoirs magiques, or les Terriens en étaient dépourvus, ce qui les ravalait au rang de fourmis.

Chaque fois qu'il était sur le point de pénétrer dans la cage aux lions, David s'efforçait de chasser de sa pensée les interventions qui avaient mal tourné.

En vingt ans de pratique, il avait été blessé à treize reprises. Dix fois légèrement, mais, en trois occasions, il avait dû subir de lourdes interventions chirurgicales qui lui avaient laissé sur le ventre et le torse des bourrelets cicatriciels disgracieux. « Berk ! Berk ! », s'exclamaient ses enfants lorsqu'ils avaient la malchance de l'entr'apercevoir au sortir de la douche.

Ula, elle, prétendait que ces scarifications l'excitaient et qu'elle adorait les caresser pendant l'amour ; David n'y croyait guère. Il suspectait sa femme de jouer la comédie dans l'intention louable, mais inutile, de le décomplexer.

« Bon, vous êtes prêt, doc ? On va y aller, annonça le sergent. En aucun cas n'enlevez votre masque en bois, et cela pour deux raisons. La première, c'est qu'il est équipé d'un traducteur instantané fonctionnant dans les deux sens, la seconde, c'est que les exomorphes ne supportent pas notre *laideur*, et qu'ils ont la méchante manie de décapiter tous ceux qui leur déplaisent. »

David empoigna sa trousse médicale d'une main moite. Le bagage contenait un assortiment de dérivés de mégachlorpromazine à partir desquels il pourrait improviser un mélange adapté à la physiologie des spécimens à traiter. Il n'aurait pas droit à l'erreur. Chez les

NV, les sorciers maladroits voyaient leurs plans de carrière interrompus à coups de hache.

Se coulant dans le sillage du sergent, il quitta le magasin d'habillement. Les gens qu'ils croisèrent dans le couloir ne leur prêtèrent aucune attention, et cela en dépit de l'accoutrement grotesque dont ils étaient affublés.

Carmody le conduisit au seuil d'une porte coulissante assez large pour un éléphant. Là, il pianota un code à treize chiffres. Les battants s'entrebâillèrent d'à peine un mètre pour les laisser passer, et se refermèrent prestement dans leur dos.

« On va devoir franchir trois sas, expliqua le sous-officier. À chaque fois, nous serons décontaminés. Au retour, ce sera pire. Il faudra se soumettre à des examens invasifs. Sang, salive, dosages hormonaux. On nous récurera à nous en arracher la peau, puis on nous bourrera d'iode, au cas où nous aurions chopé une saloperie radioactive. La vraie punition, quoi ! »

David se contenta d'examiner les portes. Doubles de plomb, elles évoquaient ces temples barbares que les poncifs cinématographiques s'ingénient à présenter sous un aspect « cyclopéen », à ceci près qu'elles coulaient dans le plus parfait silence.

Enfin, le dernier sas s'ouvrit sur le local de combat et David reçut comme une gifle la puanteur habituelle des champs de bataille, mélange de sueur, de sang et d'excréments. Le vacarme était assourdissant et, tout d'abord, à cause de la fumée qui noyait le paysage, il ne distingua pas grand-chose, puis sa vue s'accommoda, et il put prendre la mesure de la salle, gigantesque, dont la surface courait à perte de vue. Sans la présence du plafond, on aurait eu l'illusion de se tenir au seuil d'une

LA NUIT DU BOMBARDIER (Folio Science-Fiction n° 283)
LE CHÂTEAU D'ENCRE
LES LUTTEURS IMMOBILES
AUSSI LOURD QUE LE VENT
PORTRAIT DU DIABLE EN CHAPEAU MELON
PROCÉDURE D'ÉVACUATION IMMÉDIATE DES MUSÉES
FANTÔMES
CARNAVAL DE FER
SOMMEIL DE SANG
VUE EN COUPE D'UNE VILLE MALADE

*Cet ouvrage a été composé
par IGS-CP à L'Isle-d'Espagnac (Charente)
Impression Novoprint à Barcelone, le 1^{er} mars 2013
Dépôt légal : mars 2013
Numéro d'imprimeur :
ISBN : 978-2-07-044776-3*

242557



Frontière barbare

Serge Brussolo

Cette édition électronique du livre
Frontière barbare de Serge Brussolo
a été réalisée le 22 mars 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070447763 - Numéro d'édition : 242557).

Code Sodis : N52597 - ISBN : 9782072470073
Numéro d'édition : 242600.